

## **Les femmes bâtissent une économie de la vie**

**Athena Peralta Conseil  
œcuménique des Églises**

### **L'économie de la vie : au-delà du marché**

Bien que l'économie soit souvent réduite à ce qui se passe sur le marché – investissements financiers, production, achat et vente de biens et de services –, elle est en réalité bien plus vaste que cela. L'économie de la vie englobe tout ce qui soutient le bien-être humain : les réseaux de soins, les systèmes naturels qui soutiennent la vie, les liens sociaux et écologiques qui font prospérer les communautés. C'est l'économie qui fournit – ou devrait fournir – nos besoins fondamentaux et permet une « vie dans toute sa plénitude ». Elle est plus riche, plus profonde et infiniment plus merveilleuse que le cadre étroit des marchés et de l'argent.

### **Leçons tirées de la pandémie : la visibilité des soins**

Il semble presque surréaliste que la pandémie de COVID-19 soit désormais un lointain souvenir. Pourtant, l'une des leçons les plus durables qu'elle nous a enseignées est la prise de conscience de l'existence d'une économie des soins, un domaine entier de travaux essentiels qui rend possible toute autre activité économique. Lorsque les confinements et les mesures de restriction des déplacements ont paralysé l'économie de marché mondiale, c'est l'économie des soins – le ménage, la cuisine, l'éducation des enfants, les soins aux malades et aux personnes âgées – qui s'est accélérée à un rythme presque effréné. Alors que les usines s'arrêtaient et que les bureaux fermaient, les foyers sont devenus le centre de la vie et le travail de soins est devenu le ciment de la société.

Mais ce travail, aussi vital soit-il, reste largement invisible et non rémunéré. À l'échelle mondiale, les femmes effectuent trois fois plus de travail de soins non rémunéré que les hommes (OIT 2018). Dans la région Asie-Pacifique, les femmes consacrent plus de quatre fois plus d'heures que les hommes à préparer les repas, aller chercher de l'eau, ramasser du bois et accomplir les tâches quotidiennes essentielles. Au Sri Lanka, par exemple, 87 % des femmes et des filles effectuent des tâches ménagères et des soins, contre seulement 59,7 % des hommes et des garçons (Jayasekera 2021).

Même lorsque les femmes ont un emploi formel, elles continuent d'assumer la majeure partie des responsabilités domestiques et des soins, en particulier en temps de crise. Il en résulte une double, voire une triple charge – travail salarié (sous-payé), travail domestique (non rémunéré) et travail émotionnel (non rémunéré) – qui aggrave les inégalités entre les sexes et l'épuisement.

### **Valoriser ce qui soutient la vie**

Le travail de soins soutient chaque jour les travailleurs, les familles et les communautés. Il est la pierre angulaire de l'économie de la vie et, sans lui, l'économie de marché s'effondrerait. Pourtant, les gouvernements et les économistes le reconnaissent ou le mesurent rarement. Oxfam (2020) estime de manière prudente que le travail de soins non rémunéré des femmes contribue à hauteur de 10 800 milliards de dollars par an à l'économie mondiale, soit plus que les revenus combinés des plus grandes entreprises mondiales.

La pensée féministe insiste sur le fait que le travail de soins doit être reconnu, valorisé et soutenu – par le biais de politiques publiques, d'infrastructures sociales et d'une redistribution équitable des responsabilités entre les femmes et les hommes, entre les ménages, l'État et le secteur privé. Ce n'est qu'ainsi que les sociétés pourront atteindre une véritable résilience et une véritable équité.

Les Églises ont reconnu cette vérité dès le début des années 90, qualifiant le travail social reproductif non reconnu et non rémunéré des femmes de problème économique mondial crucial. L'étude du Conseil œcuménique des Églises sur *la foi chrétienne et l'économie mondiale aujourd'hui* affirmait : « *Bien que ce travail ne soit pas rémunéré, il n'en reste pas moins un élément essentiel de l'économie, car il maintient le tissu social et constitue la base de nombreuses activités dans le domaine économique formel* » (COE, 1992 : 25).

### **Le point aveugle de l'écologie**

Si l'économie conventionnelle est aveugle au travail de soins, elle l'est tout autant à l'écologie. C'est étonnant, mais vrai ! Il a déjà été mentionné que le mot « *économie* » partage la même racine que le mot « *écologie* » : *oikos*, qui signifie « maison » ou « foyer ». Les deux concernent la manière dont nous approvisionnons, entretenons et partageons notre foyer commun, mais l'économie dominante se comporte comme si le monde naturel était infini et capable de s'auto-réparer.

Les femmes et la nature ont été traitées de la même manière dans les systèmes économiques dominants : invisibles, dévalorisées et exploitées comme des « ressources » au service de la production. Comme l'a observé l'économiste Julie Nelson (1995) :

« *La production est définie comme ayant lieu uniquement à partir de facteurs de capital et de main-d'œuvre... La grossesse et l'éducation des enfants, ainsi que les soins aux personnes âgées et malades, qui sont traditionnellement des responsabilités féminines, sont, comme la nature, trop insignifiants pour être mentionnés.* »

Cette mentalité – selon laquelle le « travail (de soins) des femmes » et la nature sont secondaires et « prennent soin d'eux-mêmes » – a conduit non seulement à un épuisement social, mais aussi à un effondrement climatique et écologique imminent. La sous-évaluation et le déni des soins et des tâches quotidiennes accomplis par les femmes, ainsi que notre dépendance totale aux processus biosphériques, sont à l'origine des crises actuelles. Pour construire une économie de la vie, nous devons restaurer et affirmer la responsabilité des soins et l'interdépendance entre les êtres humains et les écosystèmes.

### **Économie féministe : dénoncer le pouvoir et revendiquer la valeur**

Les perspectives féministes sont essentielles pour construire une économie de la vie. La pensée économique féministe remet en question les hypothèses et les structures de pouvoir inhérentes à la pensée économique traditionnelle. L'économie dominante tend à traiter les « facteurs de production » et « l'ordre économique » comme des éléments fixes et neutres, ignorant la manière dont le pouvoir, les privilèges et les inégalités façonnent les résultats économiques. En réalité, le pouvoir opère partout : entre les pays riches et les pays pauvres, entre le capital et le travail, et entre les hommes et les femmes. Ces dynamiques, qui trouvent leurs racines dans l'histoire coloniale et les inégalités sociales, déterminent qui sont les créanciers et qui sont les débiteurs, qui bénéficie de la croissance économique et des allègements fiscaux et qui en supporte les coûts, et même qui vit et qui meurt. La Confession d'Accra qualifie cette dynamique du pouvoir d'empire. Les économistes féministes mettent ces forces en lumière, insistant sur le fait que l'économie et les sciences économiques doivent aborder les questions de justice, d'éthique et de bienveillance, et pas seulement celles d'efficacité et de profit.

L'analyse féministe nous rappelle également que l'inégalité n'est jamais unidimensionnelle. Le genre croise la classe, la race, la caste, l'âge et l'orientation sexuelle, façonnant les expériences vécues et les opportunités économiques des individus. Le pouvoir opère à travers et au sein de ces catégories, exigeant que toute analyse de la justice soit intersectionnelle.

### **Éthique et capacité d'agir**

La dimension éthique de la pensée économique féministe est tout aussi essentielle. Elle place les valeurs morales — bienveillance, équité, durabilité et dignité — au cœur de l'analyse, de l'élaboration des politiques et des actions communautaires. Pour les féministes, la question centrale n'est pas simplement *de savoir comment faire croître l'économie*, mais plutôt : *quelles valeurs choisissons-nous, en tant que sociétés, de privilégier ? Comment organiser nos économies pour garantir le bien-être de tous ?*

### **Foi, justice et économie de la vie**

Les Églises et les communautés religieuses ont un rôle essentiel à jouer dans cette transformation. Les traditions religieuses nous rappellent que l'économie n'est pas seulement un système technique, mais qu'elle est profondément morale et relationnelle. Comme le souligne la Confession d'Accra, l'économie de Dieu, fondée sur le partage radical et le souci de la création, envisage *une vie abondante pour tous*.

Nos ressources bibliques et théologiques nous incitent à élargir notre compréhension de la justice, de la réconciliation et de l'unité afin d'inclure toute la création, humaine et non humaine. Parler de l'économie de la vie, c'est donc parler de la foi en action : la recherche de systèmes qui nourrissent plutôt qu'exploitent, qui restaurent plutôt qu'épuisent.

### **Réimaginer l'avenir : le beignet et le réseau de la vie**

Le concept de « Doughnut Economics » (économie du beignet) de l'économiste Kate Raworth et les approches post-croissance/décroissance reflètent parfaitement cette vision. Ici, l'objectif de l'activité économique est de « répondre aux besoins de tous dans les limites des ressources de la planète ». Au lieu d'économies qui doivent croître pour prospérer, nous avons besoin d'économies qui nous aident à prospérer, qu'elles croissent ou non.

Les communautés autochtones réinventent l'économie en termes de relations interdépendantes et interconnectées. Cette réinvention intègre l'économie dans la société et la Terre vivante, nous rappelant que nous sommes plus que des travailleurs, des consommateurs ou des propriétaires de capital

: nous sommes les gardiens les uns des autres et de notre maison commune.

### **Tout maintenir ensemble : justice de genre, économique et écologique**

Alors que nous avançons ensemble dans la Décennie œcuménique d'action pour la justice climatique et dans notre plaidoyer œcuménique commun en faveur d'une nouvelle architecture financière et économique internationale – que ce soit à la Commission de la condition de la femme qui traite de la violence sexiste, au FMI et à la Banque mondiale qui appellent à l'annulation de la dette et à la justice fiscale, ou aux conférences des Nations unies sur le climat qui exigent des réparations et un financement climatique – nous devons maintenir ensemble les trois dimensions indissociables de la justice : la justice de genre, la justice économique et la justice écologique. Il ne s'agit pas de luttes distinctes, mais de fils entrelacés d'un même tissu moral. Comme dans le film « *Everything Everywhere All at Once* », elles doivent être menées ensemble, partout, à tout moment et dans tous les espaces. Car l'une ne peut être réalisée sans l'autre.

Notre tâche est donc à la fois fondée sur la foi et stratégique : vivre, construire et témoigner d'une économie de la vie, une économie qui honore la bienveillance, démantèle les inégalités entre les sexes et autres, restaure la création et apporte la vie dans toute sa plénitude pour tous.